

La bienveillance de Jésus : plus que des bons sentiments !



Michel Proulx, O. PRAEM.*



Petite enquête de vocabulaire

Lorsqu'on m'a demandé d'écrire un article sur la bienveillance de Jésus, j'ai été un peu embêté. Il me semblait que ce n'est pas tellement à l'aide de ce concept que les évangélistes parlent du prophète de Nazareth. Mon impression s'est d'ailleurs vue confirmée en consultant une concordance¹ francophone du Nouveau Testament. En effet, le nom commun « bienveillance » et l'adjectif « bienveillant » n'y apparaissent pas une seule fois. Aucun des évangiles n'utilisent ces mots pour décrire les sentiments, les attitudes ou les comportements du Nazaréen.

Ne serait-ce alors qu'une question de traduction ? Les évangiles n'ont pas été écrits en français, me direz-vous ! Je me suis donc empressé d'aller feuilleter une concordance grecque², la langue d'origine du Nouveau Testament. J'ai pu constater que les mots grecs les plus susceptibles d'être traduits par « bienveillance » ne sont jamais utilisés pour qualifier les attitudes ou les sentiments de Jésus. C'est le cas du terme *eudokia* (bienveillance) et du verbe *eudokein* (agir avec bienveillance ou avec bonté). Il en va de même du nom commun *chrèstotès* (bonté). Il y a une seule exception et elle concerne l'adjectif *chrèstos* dont le sens premier est « bon », « bienfaisant ». L'évangéliste Matthieu l'utilise en rapportant une parole de Jésus : « Oui, mon joug est facile à porter (*chrèstos*), et mon fardeau léger³ » (11, 30). Cette affirmation apparaît dans un contexte où les pharisiens reprochent à Jésus et à ses disciples de ne pas observer tous les préceptes de la loi de Moïse. Jésus se présente comme quelqu'un qui ne surcharge pas ses disciples d'exigences écrasantes. Le mode de vie qu'il propose est bienfaisant (*chrèstos*) en comparaison de celui des pharisiens. Bien que ce soit de façon indirecte – l'adjectif est appliqué au joug et non directement à Jésus – nous pourrions déduire que Jésus est bon (bienveillant ?) par le fait qu'il évite à ceux qui le suivent de ployer sous des exigences néfastes.

Avouons que les résultats de notre recherche sont plutôt maigres. Sur la base de cette petite enquête de vocabulaire, doit-on conclure que notre Maître n'a pas été bienveillant? Pas nécessairement. Se pourrait-il que la réalité de la bienveillance s'y trouve sans que le mot soit employé? Nous savons d'expérience qu'une chose peut être vécue sans pour autant que nous l'ayons verbalisée. Il suffit parfois d'une simple relecture pour que nous arrivions à mettre des mots sur nos attitudes et nos comportements. Pourrait-il en être ainsi avec Jésus?

Pour savoir s'il y a eu de la bienveillance dans la vie et le ministère de Jésus, encore faut-il savoir ce qu'il faut chercher. Certes, les mots « bienveillance » et « bienveillant » ont la cote ces années-ci dans les milieux chrétiens et dans la société en général. Mais de quoi parle-t-on exactement? Avant que cet article me soit demandé je ne m'étais jamais interrogé sur le sens de ces mots. Et vous, y avez-vous déjà réfléchi? Spontanément, je comprenais la bienveillance comme le fait de jeter sur l'autre un regard conciliant, accueillant, en particulier sur ses fragilités, ses défauts, éventuellement sur ses péchés. Pour moi, c'était le contraire d'un regard de condamnation. La bienveillance s'apparentait à la tolérance. Elle m'apparaissait surtout comme une disposition intérieure qui porte à respecter l'autre et à ne pas lui faire de tort. Ma perception rejoignait d'assez près la définition du dictionnaire *Larousse*: « Disposition favorable envers quelqu'un ; indulgence »⁴. Bref, je ne voyais pas de lien entre la bienveillance et un *agir* en faveur de l'autre. Ainsi comprise, la bienveillance ne me semblait pas correspondre au type de positionnement que Jésus adoptait vis-à-vis des personnes qu'il rencontrait.

Vers une autre définition

Se pourrait-il que la bienveillance soit autre chose que ce que j'en comprenais spontanément? Peut-on la définir autrement? Quelques recherches m'ont conduit à un article fort éclairant du journal français *La Croix*⁵. La journaliste Marie Malzac y décrit la bienveillance comme:

« le fait de poser sur l'autre un regard de bonté, capable de se traduire en une action visant le bonheur de l'autre, quel que soit son comportement »⁶.

Il ne s'agit donc plus seulement d'une attitude intérieure, mais d'un regard qui engage à un agir pour tenter d'améliorer la situation de l'autre.

Et la journaliste précise que cet agir est fait en toute gratuité. Malzac appuie ses propos en faisant appel au théologien dominicain Jean-Marie Gueullette qui déclare, qu'avec la bienveillance, « Nous ne sommes pas dans l'ordre du ressenti, mais de la volonté ». Cela ne rejoint-il pas directement l'étymologie du terme ? « Bienveillance » provient du latin *benevolens*, qui se traduit littéralement par « vouloir du bien ». C'est de là que viennent aussi les mots « bénévolat » et « bénévoles ». D'ailleurs, qui pourrait prétendre faire du bénévolat s'il se contentait d'éprouver de bons sentiments envers des personnes en situation de besoin ?

Ainsi définie, la bienveillance se rapproche de l'amour-agapè et de la miséricorde. L'amour-agapè s'avère tout autre chose qu'un sentiment. Il constitue un engagement à se mettre au service de l'autre et de son mieux-être. De la même manière, la miséricorde, notamment chez saint Luc, comporte une triple dimension⁷ qui pourrait se résumer par trois verbes : voir, s'émouvoir, se mouvoir. Quand une personne miséricordieuse voit quelqu'un en situation de misère ou de souffrance (voir), elle s'en émeut (s'émouvoir) et se met en action pour lui venir en aide (se mouvoir). Le bon Samaritain de la parabole (Lc 10, 29-37) illustre à merveille ce qu'est la miséricorde.

Avec cette nouvelle façon d'envisager la bienveillance, me sont immédiatement venues en tête de nombreuses situations de la vie de Jésus. Parmi bien d'autres, j'ai pensé à sa rencontre avec Zachée (Lc 19, 1-10) et avec la Samaritaine (Jn 4, 4-42) au bord du puits, ou encore à la guérison du paralytique à la piscine de Bethzatha (Jn 5, 1-9). Parmi tous les récits se bousculant dans mon esprit, l'un d'eux s'est imposé, celui où Jésus ramène à la vie le fils de la veuve de Naïm en Lc 7, 11-16. Il me semble qu'il manifeste de manière lumineuse à quel point Jésus a fait preuve de bienveillance à l'égard des personnes, et en particulier des plus vulnérables.

Un exemple lumineux de bienveillance : Lc 7, 11-16

Penchons-nous sur ce texte de l'évangile de Luc.

Jésus vient de quitter Capharnaüm. Là il avait guéri l'esclave agonisant d'un centurion romain (7, 1-10). Jésus a de nouveau pris la route et il est sur le point d'entrer à Naïm, une petite ville au Sud de la Galilée. Il n'est pas seul : en plus de ses disciples, toute une foule l'accompagne (v. 11).

Juste au moment où il s'apprête à franchir la porte de la ville, Jésus se trouve face à une autre foule qui, elle, se dirige vers le cimetière pour y inhumer le fils d'une mère éplorée. Imaginons ces deux cortèges qui se rencontrent. Quel contraste! D'après la symbolique de l'évangile, le premier est conduit par la Vie (Jésus) et l'autre par la mort (le cercueil du défunt).⁸ Ce rapprochement préfigure-t-il le mystère pascal où la Vie l'emportera sur la mort?

Une veuve en grande détresse

Au v. 12, Luc donne des détails qui ne sont pas anodins. Tout d'abord, nous apprenons que le défunt est un fils unique. C'est déjà un drame terrible pour des parents de voir mourir un de leurs enfants. Mais dans ce cas-ci, la tragédie se trouve amplifiée par le fait qu'il s'agisse d'un fils unique. En outre, l'évangéliste nous apprend que sa mère est veuve. La situation est donc catastrophique pour elle. Non seulement elle vient de perdre l'être qu'elle aime sans doute le plus au monde, mais elle se voit maintenant en passe de tomber dans la plus grande misère.

Il faut savoir que dans la Galilée du 1^{er} siècle, il n'existait pas de programmes sociaux comparables aux nôtres: pas de bien-être social, pas de pension de vieillesse. Devenus âgés, les parents comptaient sur leurs enfants pour assurer leur subsistance. Dans ce cas-ci, la situation se corse par le fait qu'il s'agisse d'une veuve. Pensons que les femmes n'avaient



pas d'autonomie financière. Elles dépendaient toujours d'un homme. Jeunes filles, elles comptaient sur leur père ou leurs frères. Devenues adultes, elles s'appuyaient sur leur époux. Si par malchance elles se retrouvaient veuves, elles étaient prises en charge par leur fils aîné ou, à défaut, par leurs autres enfants.

Jésus se trouve donc devant une femme en grande précarité. Elle est le type des personnes démunies et sans pouvoir. Celle-ci a perdu toutes ses sources de sécurité. Comment pourra-t-elle survivre? Il n'y a que des options déshumanisantes qui s'offrent à elle. Soit qu'elle devra mendier, ou pire encore, elle devra se prostituer. Quel que soit le choix qu'elle ferait, un avenir de misère s'ouvre devant elle, un avenir où la honte et la marginalisation l'attendent.

Un regard qui ouvre à la bienveillance

Jésus ne ferme pas les yeux au drame qui se joue devant lui. Luc prend bien soin de préciser que le Seigneur voit ce qui arrive à cette femme. Il perçoit immédiatement sa détresse et il se laisse atteindre par elle: «Voyant celle-ci, le Seigneur fut saisi de compassion (*splagchnizô*) pour elle» (v. 13). Le verbe grec *splagchnizô* signifie littéralement «être pris aux tripes». En voyant cette femme, Jésus est remué jusqu'au fond de lui-même par le genre d'émotion intense qui perturbe le système digestif. Ceci exprime déjà une certaine forme de bienveillance. Jésus est sensible à la situation de cette femme et il se laisse atteindre.

La bienveillance en actes

Toutefois, le prophète de Nazareth n'en reste pas au niveau des émotions. Il pose un premier geste démontrant qu'il lui veut du bien. Faisant fi des conventions sociales selon lesquelles un homme ne devait pas parler à une inconnue en public, Jésus lui adresse une parole: «Ne pleure pas» (v. 13). À un premier niveau d'interprétation, nous pouvons comprendre qu'il s'agit d'une parole de réconfort. Il est vrai que devant un tel deuil, toute parole est malhabile, voire superflue, mais malgré ses limites, celle-ci porte un message de solidarité. C'est comme si elle exprimait: «Je suis avec toi; je sympathise avec toi». De ce point de vue, le Maître rejoint en quelque sorte ce que fait la foule qui accompagne l'endeuillée. Mais, à un deuxième niveau d'interprétation, le «Ne pleure pas» peut être compris autrement: «Ne pleure plus,

car dans un instant tes pleurs n'auront plus aucune raison d'être. Au contraire, tu seras face à un motif de réjouissance».

Car en effet, Jésus ira plus loin dans la manifestation de sa bienveillance. Une solidarité comparable à celle du cortège funèbre apportait assurément une certaine consolation, mais elle ne pouvait pas changer radicalement la situation de misère de cette mère. C'est précisément ce que Jésus s'engage à faire en posant une deuxième action. Cette fois, il va au-delà des règles de pureté rituelle qui prescrivaient de ne pas s'approcher d'un cadavre sous peine de devenir impur (Nb 19, 11-16). Il prend l'initiative de s'avancer vers le cercueil. Sans que personne ne lui ait demandé quoi que ce soit, le Seigneur adresse au mort des paroles vivifiantes : « Jeune homme, je te l'ordonne, lève-toi » (v. 14). Et à la surprise de tous, « le mort se redressa et se mit à parler » (v. 15).

Il s'agit certes d'un miracle remarquable qui donne à voir à quel point la parole de Jésus engendre la vie. Mais, malheureusement, l'attention des lecteurs en est souvent éblouie au point de ne pas percevoir ce qui suit. L'évangéliste ajoute : « Jésus le rendit à sa mère » (v. 15). Cette précision permet de constater que l'objectif ultime de Jésus n'était pas d'accorder un sursis à ce garçon mort trop jeune. Son but premier était d'éviter à cette femme toutes les misères auxquelles la destinait le décès de son fils. Le « bénévolat » de Jésus, sa bienveillance, s'orientait tout entier vers cette femme démunie. En lui rendant son fils, il transformait son avenir et accroissait de beaucoup sa qualité de vie. C'est à elle qu'il était sensible et c'est à elle qu'il a voulu faire du bien en se compromettant. En effet, pour agir ainsi, comme nous l'avons vu, il a dû aller au-delà des conventions sociales et des prescriptions religieuses, s'exposant ainsi à la réprobation des gardiens de la Loi.

Comble de bienveillance, Jésus ne sollicite rien en retour. Il ne l'invite pas à le suivre ; il ne lui demande pas de se convertir ou de croire en lui. Ses gestes ont été posés en totale gratuité. Voilà bien une autre caractéristique d'une bienveillance authentique. Quel lumineux exemple de bienveillance!

Incarnation de la bienveillance du Père

À la suite de ces événements, les personnes présentes à la scène s'écrient : « Un grand prophète s'est levé parmi nous, et Dieu a visité son peuple »

(v. 16). Luc ajoute « ils rendaient gloire à Dieu ». Notons que ce n'est pas à Jésus qu'ils rendent gloire, mais bel et bien à Dieu. Étonnamment, les témoins ont compris que le Nazaréen a agi en serviteur de la parole de Dieu. Son action incarnait en quelque sorte l'agir même de Dieu. En définitive, la bienveillance de Jésus manifestait la bienveillance même d'un Père aimant.

Dans son évangile, Luc ne laisse aucun doute quant à la bienveillance de Dieu. Il recourt explicitement à deux termes grecs que nous avons identifiés dans notre enquête comme susceptibles d'exprimer la bienveillance: *eudokia* et *chrèstos*. Il soutient que Dieu est « bon (*chrèstos*) pour les ingrats et les méchants » (6, 35) et qu'il a de la « bienveillance (*eudokia*) » pour les tout-petits (10, 21).

La bienveillance, notre mission

Maintenant que le prophète de Nazareth est mort et ressuscité, c'est à nous de prendre le relais et de poursuivre sa mission. Comme consacrés, femmes et hommes, ne sommes-nous pas appelés à manifester cette bienveillance par notre présence et notre agir, mais aussi par notre prière? ❖

Michel Proulx @ipastorale.ca

¹ Il s'agit d'un ouvrage dans lequel sont répertoriées les occurrences de tous les mots du Nouveau Testament. J'ai utilisé la *Concordance de la Bible de Jérusalem*, Paris/Turnhout, Cerf/Brepols, 1982, 1229 p.

² A. Schmoller, *Handkonkordanz zum Griechischen Neuen Testament*, 10^e édition, Stuttgart, Württ. Bibelanstalt, 1953, 534 p.

³ Toutes les citations sont tirées de la *Traduction officielle liturgique* (2013).

⁴ *Le petit Larousse illustré*, Paris, Larousse, 1983, p. 133.

⁵ 23 juin 2017.

⁶ https://www.la-croix.com/Journal/Disposition-coeur-vertu-chretienne-2017-06-23-1100857593?utm_term=689028&from_univers= (consulté le 19 juin 2020)

⁷ M. Gourgues, « La miséricorde en trois temps. Le témoignage de Luc », *Science et Esprit* 70/2 (2018), pp 139-152.

⁸ A.J. Levine & B. Witherington III, *The Gospel of Luke* (coll. *New Cambridge Bible Commentary*), Cambridge, Cambridge University Press, 2019, p. 203.

✱ Père Michel Proulx est Chanoine Régulier de Prémontré et professeur en études bibliques à la Faculté de théologie de l'Institut de pastorale (Collège universitaire dominicain). Il prêche aussi des retraites (à travers le Canada et à l'étranger) et donne de la formation biblique dans divers milieux.